

Sol Aparicio

Vertus de l'après-coup

« Ce à quoi je m'efforce, c'est de dire des choses qui collent à mon expérience d'analyste, c'est-à-dire à quelque chose de court, parce que aucune expérience d'analyste ne peut prétendre s'appuyer sur suffisamment de monde pour généraliser. »

J. Lacan, conférence de presse
au centre culturel français de Rome,
le 29 octobre 1974.

Nous avons été invités par les deux commissions qui organisent ce séminaire à réagir, chacun à notre guise, à ce passage où Lacan avance que – voici ce que j'en retiens – *primo*, « le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet », et *secundo*, « c'est à ne pas penser qu'il opère ». D'où une certaine « anxiété ¹ », puisqu'il lui faut néanmoins pouvoir « penser la psychanalyse » – comment faire, en effet, alors que *ça* pense sans moi et que *je* ne pense pas ?

Après un moment de sidération devant l'hermétisme du paragraphe en question, en écoutant les interventions de mes collègues, j'ai fini par réagir en me laissant aller à penser un peu. J'ai pris des notes et centré mon propos autour de cette idée : s'il est vrai qu'il n'y a pas d'analyste sans la traversée de l'expérience en tant qu'analysant, la pratique de l'analyse exige plus – ce que j'ai écrit un peu différemment dans l'argument pour le *Mensuel*, où l'accent est mis sur ceci qui a des allures de boutade, il faut apprendre à ne pas penser ². Ce sont donc ces notes que je vais vous livrer.

1. J. Lacan, « L'acte psychanalytique », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 377.

2. D'où une question que l'on pourrait formuler ainsi : faut-il que l'analyste devienne alpha-bête ?

En guise d'introduction

Pour commencer, je voudrais faire quelques remarques suscitées par ce petit paragraphe de Lacan.

Tout d'abord, si le psychanalyste dans la psychanalyse opère à ne pas penser, en toute rigueur il nous faut considérer que, en dehors du dispositif où il opère en tant que tel, l'analyste n'en est pas un, il n'y a pas d'analyste. Il s'ensuit que nous ne pouvons ni penser la psychanalyse, ni en parler autrement qu'en tant qu'analysant – ou, si l'on préfère, en tant qu'ayant été psychanalysant³.

Cela peut expliquer l'insistance de Lacan à s'affirmer analysant dans son séminaire. Celui qui parle est toujours sujet. Mais aussi, cela rend paradoxal et difficile l'exercice même auquel nous convie ce séminaire, qui est, tel que je l'entends, d'essayer d'avancer un peu, ensemble, dans la réflexion sur l'expérience analytique en sortant du silence auquel la pratique nous soumet et, pour cela, de dire quelque chose sur ce que nous faisons *en tant qu'analyste* ! La difficulté de l'exercice en question s'avère d'ailleurs déjà du moment où je dis « ce que nous faisons en tant qu'analystes », puisque ce n'est pas vraiment un faire qui incombe à l'analyste, mais un dire, un dire qui fasse acte.

Lacan a également insisté sur le fait que la structure de l'expérience psychanalytique est la structure du sujet⁴. Il n'y a qu'un sujet en jeu dans l'expérience, ce sujet que l'inconscient divise. La pratique de l'analyse fonde un lien social à deux, mais l'expérience reste celle d'un sujet, l'analysant. Or l'analyste en fait partie, il a, comme nous disons, la charge de l'inconscient, il a la charge de ce savoir refoulé, refusé par l'analysant. C'est le refus, ignoré de lui, souvent manifeste dans des énoncés tels que : « Vous allez croire que... », « je crains que vous ne pensiez que... », « j'ai pensé que vous alliez imaginer que... ».

Ces phrases nous font penser, bien sûr, à celle dont Freud a extrait sa thèse au sujet du *non* comme marque de fabrique de l'inconscient. Mais, à la différence de l'exemple freudien, elles n'ont pas

3. Expression de Lacan dans « L'acte psychanalytique », que M.-J. Latour a reprise dans son exposé à ce séminaire d'École, « Topologie du cependant », *Mensuel*, n° 5, mars 2005.

4. J. Lacan, « Présentation des *Mémoires d'un névropathe* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 216.

toujours une forme dénégative, elles se limitent à imputer ou à prêter la pensée inconsciente à l'analyste. Elles rendent ainsi évident le transfert dont l'analyste se fait le support et, à ce titre, elles témoignent d'un acte psychanalytique à l'œuvre, s'il est vrai comme Lacan le dit que l'acte consiste justement à supporter le transfert ⁵.

N'être là, je force le trait, que pour servir de support plutôt muet aux pensées inconscientes d'un autre qui n'en veut pas vraiment met l'analyste dans une curieuse posture. Il me semble que c'est cela qui fait toute la difficulté à l'heure de penser le faire analytique et, bien entendu aussi, à l'heure de vouloir en parler. Car il faut que l'analyste soit à la fois dedans et dehors, intérieur et extérieur à l'expérience, ce qui l'oblige à une sorte de torsion.

Après-coup

Tout cela m'a conduite à mettre en valeur ce que j'appellerai les vertus de *l'après-coup*, ce qui est une façon de formuler la question de l'apprendre posée dans mon argument et qui constitue peut-être aussi un abord possible de cette « torsion ». La notion d'après-coup que Lacan a dégagée du texte freudien s'avère pertinente pour rendre compte non seulement de la tâche analysante mais aussi, je le découvre, de l'acte analytique. Rien de bien surprenant en fait à cela, puisqu'elle fait partie de la structure (temporelle) de l'expérience où Freud l'a saisie.

Puisque c'est à « ne pas penser » que l'analyste opère, ce n'est que dans un après-coup qu'il peut savoir comment il l'a fait, ce n'est que dans un après-coup qu'il peut repérer ce qui a été opérant – quand il le peut. Il y a donc la pensée, abondante, qui précède et rend possible le « ne pas penser » qui s'y fonde et qui, grâce à cela, est orienté. (Colette Soler a développé ce point la dernière fois ; elle soulignait, par exemple, que la mise en acte du « je ne pense pas » implique un « je pense » très assuré de la structure de l'expérience.) Puis il y a la pensée qui succède, dans l'après-coup.

On peut sans doute remarquer à propos de la cure, comme Patrick Valas le faisait dans la discussion à propos de l'inconscient, qu'elle n'est pas « saucissonnable ». Dans cette perspective, il faut considérer qu'il y a impossibilité de bien dire ce qu'il en est de l'acte

5. J. Lacan, Séminaire « L'acte psychanalytique », séance du 17 janvier 1968, inédit.

analytique au présent, qu'on ne peut rien dire de l'acte qui a rendu possible une analyse avant le terme de celle-ci, après coup donc. Et le mieux placé pour le faire est alors l'analysant lui-même dans la passe ⁶. Cette réserve étant faite, admettons que l'effet après coup d'une intervention, dont on pourra dire alors qu'elle a fait interprétation, peut être assez immédiat. Chacun a des occasions de le constater.

Voici un exemple. Un analysant me disait un jour combien il lui était pénible d'avoir à prendre la parole en public. J'étais intervenue, sans y penser, en relevant le lien de la gêne dont il me faisait part avec le fait de s'exposer. Il débuta la séance suivante en me faisant remarquer la présence dans ce mot du signifiant *sex*... On ne pouvait mieux dire ! Il avait donc entendu que, dans la gêne qu'il éprouvait en prenant la parole, le sexuel était en jeu. L'analyste n'y avait pas forcément pensé, mais il est évident que le signifiant était là, car déjà avait été posée l'importance chez ce sujet de la *Schaulust*, d'une jouissance du regard. L'un des premiers rêves de sa cure, en effet, avait mis en relief la prévalence de la pulsion scopique sous son versant exhibitionniste. C'est donc dans un immédiat après-coup qu'un dit de l'analysant révèle ici comment l'intervention a fait mouche.

Cet exemple fait encore apparaître ceci : le signifiant qui fait interprétation, l'analysant l'a cueilli dans un signifiant lâché par l'analyste qui était déjà une citation extraite d'un de ses dits... Cette sorte d'imbrication – peut-être peut-on l'appeler « entreprêt ⁷ » –, où il n'est pas aisé de faire la part de l'analysant et celle de l'analyste, illustre bien un aspect de la structure de l'expérience : la difficulté d'une attribution subjective, qui atteste de l'indétermination du sujet supposé savoir et met en évidence l'inconscient comme savoir sans sujet.

D'autres fois, c'est une certaine conjonction de signifiants qui vous saute à l'oreille et vous conduit à l'ouvrir pour pointer le nouage qui vient de se faire, mettant par là en évidence quelque chose de crucial. C'est le type d'intervention que Freud appelait une construction. La question qu'elle soulève est celle du temps qu'il faudra à

6. Lors de la séance du 20 mars 1968, cohérent avec sa récente invention de la passe, Lacan critiquait « toute une façon d'exposer la théorie » tendant à donner l'idée que le psychanalyste « aurait le fin mot de ce qu'il faut penser du trajet psychanalytique ».

7. Je pense bien sûr à ce passage de la fin de *Télévision* : « L'interprétation doit être preste pour satisfaire à l'entreprêt. »

l'analysant pour réaliser et s'approprier, c'est-à-dire pour subjectiver, ce bout de savoir. Je donne l'exemple auquel je pense en disant cela, où un effet thérapeutique suivi d'élaboration analysante me montra que cela avait opéré.

C'était un début de cure difficile. Il s'agissait d'un sujet affecté d'une angoisse persistante, attribuée à ses déboires amoureux, et qui me répétait à chaque fois que cela devenait insupportable et que, si ça continuait comme ça, il partirait. Autant dire que son engagement dans l'analyse me semblait problématique. Dans ses rêves aussi, il était souvent question de départs, de partir sans prendre congé de qui que ce soit. Un jour où je lui faisais simplement remarquer qu'il rêvait de partir sans rien dire, il put me dire qu'en effet c'était comme ça que les choses s'étaient passées, et établir, pour la première fois, le lien entre une désagrégation familiale très précocement subie, ce qui se passait actuellement dans sa vie amoureuse et dans sa cure, avec moi. Il s'ensuivit, enfin, un allègement sensible de l'angoisse, un rêve inédit mettant en scène l'amour du père, et un travail associatif qui ébauchait les coordonnées œdipiennes de sa liaison amoureuse.

L'intérêt de cette séquence, pour moi, a été de vérifier ce que j'appellerai la construction d'un symptôme œdipien qui a permis à ce sujet de nouer ou d'amarrer l'angoisse⁸ jusqu'alors débordante, et cela à partir du moment où une interprétation a touché au point d'origine de son angoisse, à sa détresse inaugurale. Cela ne veut pas dire pour autant, loin de là, que soit résolu pour ce sujet le nœud de signifiants que son symptôme comporte. Mais le cœur de l'affaire a été dévoilé.

À ce propos, je voudrais citer un passage de la fin du séminaire « L'acte psychanalytique » qui m'a paru très éclairant concernant la dialectique entre savoir et vérité dans la cure, car il y est question de la vérité du symptôme, et cela peut être appliqué à la séquence que je viens d'évoquer. La vérité « gît au point où le sujet refuse de savoir », dit Lacan, et il nous rappelle que tout ce qui est rejeté du symbolique reparaît dans le réel, pour préciser ensuite : « Le symptôme est le nœud réel où est la vérité du sujet⁹. » Or, il explique que

8. *Amarrer l'angoisse*, expression que Lacan emploie dans un de ses textes, et qui dit bien ce dont il est question ici.

9. J. Lacan, Séminaire « L'acte psychanalytique », séance du 19 juin 1968, inédit.

« la vérité se fait savoir par l'Autre ». C'est-à-dire que la vérité qui gît là où le sujet refuse de savoir et qui fait le cœur du symptôme, cette vérité *se fait savoir* – on peut entendre à la fois qu'elle se révèle, qu'elle s'apprend et qu'elle devient savoir – par le biais de l'Autre, l'Autre que l'analyste incarne en tant que « lieu où la parole vient prendre place ».

Ce savoir sur la vérité (de son symptôme) qui est là, lisible dans les dits de l'analysant, est un savoir sans sujet, qui a à être subjectivé. Pour le dire autrement, l'analysant devra en venir à pouvoir le penser. Je donnerai volontiers ici un sens très pragmatique au « penser » : penser est en quelque sorte un savoir-faire, cela consiste essentiellement à pouvoir se servir de ce que l'on sait, autrement dit à le rendre opératoire.

Ce travail sur les signifiants extraits de l'inconscient, qui fait partie de la tâche analysante, se poursuit après, autrement. J'en viens donc à ce que l'on apprend dans la cure et après, en dehors d'elle.

Un savoir pas suffisant

L'existence d'un effet didactique de l'analyse est admise parmi nous ¹⁰. L'analyse terminée, celui que Lacan appelle en 1968 l'ayant été psychanalysant possède un certain nombre de bouts de savoir concernant son symptôme, son fantasme et la structure de sa névrose. Ce sont là des points d'appui sûrs pour s'orienter dans la pratique, qui constituent non pas peut-être *un* savoir, mais certainement du savoir. Du savoir certain et assuré, mais pas suffisant pour autant.

Ce savoir n'est pas suffisant, tout d'abord parce que la plupart du temps les bouts de savoir, résultat de la tâche analysante, sont en quelque sorte à l'état brut. Eu égard à leur applicabilité à d'autres expériences que la sienne propre, ce n'est, je dirais, qu'un savoir *en puissance*. Pour devenir du savoir *en acte*, je veux dire par là un savoir pensé, utilisable, il leur faut encore une élaboration qui ne se fait, je crois, que dans un après-coup de la fin.

Dans le premier exposé fait à ce séminaire ¹¹, Michel Bousseyroux relevait une période particulièrement féconde de la correspondance avec Fliess, qu'il situait entre 1895 et 1900, au cours de

10. C'était le thème de notre Rencontre internationale de décembre 2001.

11. Michel Bousseyroux, « L'appensée de Freud », *Mensuel*, n° 3, janvier 2005.

laquelle Freud a pensé la psychanalyse tout en poursuivant, sous transfert, son travail de déchiffrement analysant. Le penser la psychanalyse, disait-il, est contemporain et synchrone du penser de Freud analysant. D'où nous pourrions déduire qu'ils peuvent bien aller ensemble... Mais, vous en conviendrez, n'est pas Freud qui veut ! Cette coïncidence temporelle entre la tâche analysante et la pensée concernant l'acte analytique n'est pas habituelle, quel que soit l'intérêt que certains analysants portent à la théorie.

Que ce savoir en acte ne s'élabore que dans un après-coup de la fin me paraît pouvoir répondre à deux raisons. La première est que les effets de l'interprétation – peut-être convient-il même de dire les effets de l'acte qui a produit l'analyste – dépassent la conclusion de la cure. Ces effets se traduisent parfois dans l'après-coup de la fin, par une sorte de précipitation de savoir qui correspond sans doute à une façon de tirer les conséquences des acquis de la cure. La seconde raison, articulée à la première, est que c'est seulement à la place de l'analyste que la nécessité de la théorie se fait pressante. Pressante, peut-être, justement, du fait que le sujet supposé savoir n'est plus. N'est-ce pas, d'ailleurs, ce qui motive souvent les demandes de contrôle et une bonne partie du travail d'École que nous faisons ?

Ensuite, je dirais que le savoir extrait d'une cure n'est pas suffisant, car l'expérience d'une analyse a beau être longue, elle reste limitée. Limitée au dénouement du nœud de la névrose qui est celle de chacun ; elle n'apprend pas grand-chose sur ce qu'est, par exemple, la direction de la cure. Lacan dit bien qu'il n'y a pas de « psychanalysé », ce qui fait entendre que l'analyse, tout en trouvant sa conclusion, ne peut être achevée. Il parle de celui qui a été psychanalysant bien simplement comme d'un sujet *averti*, averti de la division qui le constitue. Certes, c'est l'essentiel de ce qu'il faut savoir, cette inscription d'un *moins* radical, cette réalisation d'un manque qui est ce avec quoi, fondamentalement, l'analyste opère et qui donne la visée de la cure, mais... est-ce pour autant suffisant ?

Il n'y a pas de psychanalysé. Entendons pas d'état à atteindre à partir duquel l'équivalence se ferait avec un supposé « être psychanalyste ». Ce n'est pas pour rien que, pour dire le passage à l'analyste, Lacan a posé une équation avec la médiation d'un reste. Les formes verbales qu'il choisit sont également significatives à ce propos : il

évite le participe passé pour lui préférer le participe présent – ce passé non révolu qui rejoint le présent, *psychanalysant*, et la forme non pas de l'achevé mais de l'accompli, *ayant été...* L'accent porte sur l'efficient. On peut considérer d'ailleurs, me semble-t-il, que l'introduction de l'acte psychanalytique répond à un souci analogue. Le concept d'acte est strictement cohérent avec celui du désir de l'analyste qui l'a précédé, il y a une articulation étroite entre les deux. Pas d'acte sans désir, pourrait-on dire, et vice versa, l'un étant la traduction ou la révélation de l'autre. Lacan l'avait relevé dès « La direction de la cure » avec sa référence au franchissement du Rubicon.

Cela dit, et pour revenir au pas suffisant du savoir extrait de la cure, peut-être peut-on le lire avec le mathème du discours analytique : ce que l'analyse produit, ce sont des S1, des signifiants maîtres du sujet qui demeurent à jamais séparés du S2, le savoir en place de vérité qu'est le savoir inconscient. Pour constituer du savoir, pour pouvoir être pensés de façon utile, les S1 que l'analyse a produits doivent encore être mis au travail dans un autre discours. Lequel ? Celui de l'hystérique probablement, où le S1 est au travail et le S2 en place de produit.

Un silence de la pensée

Comme dit Lacan, « il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, ainsi est-on dans la voie psychanalytique ou dans l'acte psychanalytique ¹² ». Être dans l'acte suppose donc ce « ne pas penser qui est de droit ». Ne pas penser est inhérent à tout acte – Lacan l'a mis en relief dans son séminaire. Et pourtant, ne peut-on pas dire que, en un sens, ça s'apprend ? Car il ne s'agit pas ici seulement du fait que, dans l'acte, quel qu'il soit, la pensée n'est pas, ni du « ne pas penser » propre à l'aliénation originelle de tout un chacun à son arrivée chez l'analyste.

Lors de la soirée de janvier, Bernard Nominé a illustré pour nous le « ne pas penser » avec la figure de Pasteur avançant dans sa démarche scientifique au gré de rencontres imprévues, se laissant surprendre, interrompre et dévier de ses pensées préalables ¹³. Il

12. J. Lacan, « Discours à l'EFPP », 6 décembre 1967, *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Le Seuil, 1970, p. 23.

13. B. Nominé, « L'acte analytique, la tâche analysante et le "faire analytique" », *Mensuel*, n° 5, mars 2005.

incarnait une forme de présence, de disponibilité à la rencontre. L'exemple est doublement intéressant, car il permet une comparaison avec la tâche analysante, c'est-à-dire avec la soumission du sujet à la règle fondamentale de l'association libre – qui voit le discours conscient se rompre, se briser avec l'émergence des idées subites, des achoppements, des silences. Mais il permet aussi la comparaison avec l'autre versant de ladite règle, celui qui revient à l'analyste, l'attention flottante, mieux rendue par l'expression « attention en égal suspens ¹⁴ », qui donne bien l'idée d'un mode d'abstention de la pensée.

Cette forme particulière d'attention dépourvue de pensée, ce mode singulier de soumission à la chaîne signifiante d'un autre suppose de savoir se taire pour entendre. Une analyse menée à son terme rend apte à cela. Par la réduction de l'imaginaire, par la mise en suspens des idéaux et autres préjugés, par le décollement du fantasme enfin, l'analyse met en position d'entendre l'Autre dans sa particularité. Le « ne pas penser » de l'analyste requiert donc la traversée du fantasme, son démontage, la révélation de sa contingence.

Or, il me semble que le savoir se taire (que le ne pas penser suppose) comporte encore autre chose. Il est arrivé à Lacan de parler d'ascèse à propos de l'analyse ¹⁵ ; c'est le terme qui me paraît convenir ici. Se taire est bien sûr le pendant d'écouter, c'est indissociable. Mais pour se taire réellement, il faut que le penser se taise aussi, qu'un certain vide soit réalisé, le vide de l'objet. Ce silence comporte en plus un rapport au temps que j'ai évoqué dans mon second exemple, au temps subjectif de l'analysant, dont on ne sait rien. Il est nécessaire, je dirais, de savoir tenir sa langue pour faire de la place, sa place, au temps logique de l'analysant. Le silence est en fait accordé au temps logique de la cure. C'est un silence calculé.

Disons donc – je termine – que le « ne pas penser » est d'abord rendu possible par l'analyse qui sépare de la pensée fantasmatique, et que sa mise en pratique dans l'expérience exige un travail supplémentaire.

14. M.-J. Latour, « Topologie du cependant », *Mensuel*, n° 5, mars 2005.

15. Cf. les *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 321 : « L'œuvre du psychanalyste [...] exige une longue ascèse subjective, et qui ne sera jamais interrompue [...]. »